

Ce vol qu'on dit libre

En 1981, le parapente n'était pas né, et les ondes résonnaient de cette scie :

Il est libre Max ! Il est libre Max !

Y'en a même qui disent qu'ils l'ont vu voler.

Si libre, Max, qu'on l'aurait vu voler. Voler, attestation de liberté. Les publicitaires ont bien compris, qui glissent un parapente, même furtif, pour n'importe quel produit. Symbole.

Nous revendiquons faire du vol libre.

Certains en tirent une fierté étrange, en font le marqueur définitif d'une différence qui nous identifie, en tirent des conclusions parfois aventureuses, et même dangereuses. Nous avons tous entendu de ces propos prétendument rebelles qui rejetaient tout règlement, injuriaient toute contrainte, au nom d'une liberté individuelle irréductible.

Il y a certes une fierté à être libre, un honneur, un homme se doit d'être libre, il le réclame, il est prêt à se battre pour cela et toise de haut ceux qui lui semblent se résigner. Est-ce aussi simple ?

Notre liberté n'est pas une déclaration hors du temps et de l'espace, et si tout homme est « naturellement » libre, la liberté de chacun n'a de sens et de réalité que dans les limites relativement resserrées de son existence, limites physiques, psychologiques, sociales, historiques ... De sorte qu'il y a aisément conflit entre notre revendication illimitée de liberté (l'idée de liberté porte en elle cette démesure) et la réalité forcément limitée de notre liberté effective.

Ce qui se complique encore de la concurrence des libertés, cette liberté que nous éprouvons au singulier – c'est toujours de la mienne dont il s'agit –, nous n'en finissons pas de la négocier avec la liberté des autres, depuis ceux qui nous sont proches, jusqu'à ceux que nous ne rencontrerons jamais, mais qui quelque part ont prise sur elle, ceux

qui actuellement peuplent notre planète et y travaillent pour, avec et contre nous, ceux dont nous héritons un pays, une histoire, une langue, une culture, et ceux qui viendront bientôt et dont l'existence encore incertaine pèse déjà sur nos décisions.

Alors « faire ce que je veux, quand je veux », ne dénote rien d'autre que la crise d'adolescence par laquelle nous sommes tous passés, et ne signale rien d'autre qu'une méconnaissance profonde de ce qu'est vraiment être libre.

Libre est d'abord le statut de l'homme qui n'appartient pas à un autre homme, et qui est donc en capacité, et en droit, de décider pour lui-même de ses propres engagements, les autres étaient esclaves. Mais cette capacité de droit ne dit rien de la capacité de fait, et cela est bien autrement difficile. En ce sens nous sommes libres parce que personne ne nous impose de voler sinon nos rêves, et parce que personne ne peut nous y forcer quand nous sentons que ça ne va pas.

Mais savons-nous ce que c'est que « vouloir », et ce que nous voulons ?

Et si l'animal est déterminé par les lois de la nature, l'homme est bien capable d'un acte libre, résultant d'une volonté libre.

Ici se distinguent rapidement les rêveries de gosse, et la réalité d'une volonté responsable. Car, à moins d'être insensé, je ne peux véritablement vouloir que ce qui est le meilleur pour moi dans une situation donnée, non pas ce qui satisfait rapidement le moindre de mes désirs, mais ce qui est meilleur au point que ce serait le choix de tout humain sensé, placé dans la même situation, et disposant des mêmes capacités, des mêmes connaissances, et des mêmes objectifs d'existence. De sorte que très vite, le choix se resserre, le meilleur s'indique et se dessine clairement en chaque circonstance, et la libre volonté consiste à « choisir », à vouloir, ce qui s'impose comme meilleur, et apparaît donc comme le plus nécessaire, c'est cela que je dois faire, non parce que ça me plaît spécialement, ou que ce serait le

plus facile, mais parce que c'est la meilleure décision, celle qui a le plus de sens et d'avenir.

Être libre, c'est donc faire ce qu'on doit faire, et le faire pour ainsi dire « joyeusement », en le voulant pleinement, en engageant sans réserve tout sa capacité de vouloir dans ce qui, par ailleurs, pourrait être simplement reconnu comme s'imposant en vertu de sa nécessité. Redoutable paradoxe qui se redouble d'un autre.

Car vouloir librement ne consiste pas seulement à viser un objet, à envisager une action, vouloir consiste à faire, c'est-à-dire à ne pas rester assis au bord du vouloir sans basculer dans l'action, mais à s'immerger en elle, à se laisser prendre par elle, à faire de notre propre corps la matière complémentaire et active du monde, celle qui localement en modifie le cours, en infléchit la passivité.

C'est ici que nous comprenons combien il est difficile de vraiment vouloir, et que ce n'est pas répéter que l'on voudrait bien, ce n'est pas se tenir dans le projet de l'acte, c'est véritablement et effectivement le faire, et l'on réalise qu'au moment où on le fait, pour ainsi dire, on ne le veut plus, on le fait. Vouloir ce n'est donc pas avoir une intention ou un projet, c'est accomplir ce projet, c'est faire en sorte qu'on n'ait plus à le vouloir, et qu'il cesse d'être un projet.

Et en ce sens, être libre ce n'est plus tant « faire ce qu'on veut », que choisir ce qu'on doit, et donc « vouloir ce qu'on fait », ce qui suppose encore de s'y tenir, il n'y a pas de liberté sans fidélité à l'engagement qu'on a pris.

La liberté n'a donc de sens, et d'avenir que si elle s'engage dans la connaissance et le respect des contraintes du monde, cela vaut pour tous, parapentistes compris. Et pour voler bien nous savons combien ces contraintes sont nombreuses, combien elles nous demeurent un long moment mystérieuses, combien elles s'entremêlent et varient sans cesse. Le monde aérien n'est pas le nôtre, il nous faut nous y habituer, y construire de nouveaux repères, de nouvelles sensations, et même aux meilleurs d'entre nous, cela demande travail et rigueur, tel est l'un des paradoxes de notre loisir, et de notre plaisir.

Savoir d'une connaissance distante, ne suffit pas, il nous faut nous plier aux lois du monde aérien, nous intégrer lentement au jeu de ses forces, nous discipliner, apprendre en hésitant le geste exact, et le répéter encore. Nous ne progressons pas quand nous n'y consacrons pas le temps nécessaire, quand nous n'avons pas l'exigence et la rigueur têtue.

Notre corps est adapté au sol depuis tant et tant de générations que le glisser en l'air exige une réforme profonde de sa géométrie, une reconstruction de ses réactions, une prudence constante.

Notre liberté de voler est donc tout autant totale qu'infiniment réduite, totale parce que rien n'exige qu'on s'y risque, réduite parce qu'il nous faut en respecter les lois mouvantes, y construire des règles nouvelles, apprendre à notre corps, à notre esprit, un autre comportement, un autre aller dans l'existence.

On dira peut être que nous ne risquons que notre propre personne, que les dégâts ne seront que pour nous, nous savons que c'est faux.

Nous volons au milieu des autres, dans leur proximité, il ne faut pas longtemps pour comprendre que les règles de priorité ne sont pas toujours respectées, que certains foncent dans la grappe sans trop se soucier du trouble qu'ils produisent, par insouciance, par maladresse et manque de maîtrise, mais aussi par mépris. Il n'y a là aucune liberté, juste un comportement négatif.

Voler libre impose le méticuleux et constant respect des autres.

Et si jamais un pépin arrive, plus ou moins grave, c'est tout un cortège de personnes qui se trouvent engagées, les secours, les proches, les copains. De sorte que, tout tranquille sous notre voile, nous ne volons pourtant jamais seuls, nous volons portés par l'inquiétude, et la permission généreuse de ceux qui restent au sol et nous retournent un regard d'admiration.

Voler, mais c'est vrai de tant d'autres activités, peut se comparer à parler, à ceci près que rien ne nous impose de voler. Celui dont la grammaire est pauvre, le vocabulaire réduit, ne peut pas être considéré comme davantage libre que celui qui a intégré toutes les subtilités de

la langue, et construit soigneusement son expression. Il est « prisonnier » de cette langue qui lui échappe, la liberté ici comme ailleurs se gagne en conquérant les contraintes, en les assumant et en les maîtrisant, non en les ignorant ou en les refusant. Et c'est après seulement qu'on peut devenir libre et créateur.

La connaissance du milieu dans lequel nous évoluons, la maîtrise, lente et difficile, et jamais définitive, de notre gestuelle, l'entretien rigoureux de notre matériel, le souci de ceux avec lesquels nous volons, sont les conditions de notre liberté de voler.

Voler libre c'est d'abord assimiler toutes ces contraintes, les fondre en un ensemble harmonieux pour atteindre enfin cette sérénité joyeuse qui nous ramène au sol, sauf et radieux.